



Le texte suivant est extrait de la revue *Magdala*, n°1 (juillet 2009).

> Pour toute information sur cette publication, consultez le site web :

www.christiandoumergue.com/magdala.htm

Editorial / Profession de foi

Pourquoi nous cherchons

« La raison primordiale de l'évolution des âmes est leur propre perfectionnement ainsi que celui du monde, et en ce sens l'homme est venu sur la Terre pour se faire lui-même et être le créateur d'un monde nouveau. »

Déodat Roché (1)

« Notre peur la plus profonde n'est pas que nous ne soyons pas à la hauteur. Notre peur la plus profonde est que nous sommes puissants au-delà de toute limite. C'est notre lumière et non pas notre obscurité qui nous effraie le plus. Nous nous posons la question : " Qui suis-je, moi, pour être brillant, radieux, talentueux et merveilleux ? " En fait, qui êtes-vous pour ne pas l'être ? Vous êtes un enfant de Dieu. Vous restreindre, vivre petit ne rend pas service au monde. L'illumination n'est pas de vous rétrécir pour éviter d'insécuriser les autres. Nous sommes nés pour rendre manifeste la gloire de Dieu qui est en nous. Ce n'est pas le sort de quelques-uns d'entre-nous, c'est le sort de tout un chacun et quand nous laissons notre propre lumière briller, nous donnons la possibilité aux autres de faire la même chose. En faisant scintiller notre lumière, nous offrons aux autres la possibilité d'en faire autant... En nous libérant de notre propre peur, notre présence libère automatiquement les autres. »

Ces mots ont été prononcés par Nelson Mandela à l'occasion de son discours d'investiture à la Présidence de la République le 10 mai 1994. Ils frappent par leur force ; ils marquent par leur vérité.

Dans une société caractérisée par le pessimisme et la tentation de l'autodestruction – ils résonnent aussi comme une voie à suivre. Pourtant, l'exercice est difficile. Les sociétés occidentales, et autres, ont placé le matérialisme à leur tête. C'est lui qui dicte ses règles et ses priorités. L'avènement de la démocratie et de la liberté de pensée ne rendent pas la vie de l'esprit impossible. Mais les principes matérialistes qui guident les sociétés modernes la rendent plus difficile en la posant comme nécessairement marginalisante.

Il y a 800 ans, le 22 juillet 1209, débutait la Croisade contre les Albigeois avec la chute de Béziers (Hérault). Parce qu'ils n'ont pas voulu livrer les Cathares qui vivaient parmi eux, tous les habitants de la ville sont passés au fer. Les chroniqueurs de l'époque évoquent les chiffres de 17.000 à 22.000 tués. Cette tuerie (dont la mémoire occitane se souvient sous le nom de *Grand masèl* (2)) marque le début d'une sinistre série de massacres dont bénéficieront les deux acteurs de la Croisade : la « France » et l'Église. A la première, elle permettra

d'annexer et d'incorporer à son royaume toute l'Occitanie. A la seconde de mettre un terme à la propagation d'une forme de christianisme qui menaçait son hégémonie.

Au final la Croisade aura donc tué l'Occitanie, terre de tolérance condamnée à perdre durablement sa liberté de penser et sa liberté tout court dès lors qu'elle fut placée sous la tutelle du royaume de France.

Elle aura aussi tué une façon de concevoir l'existence authentiquement spirituelle et qui, incorporée à la pensée occidentale, aurait sans nul doute permis à l'homme de vivre hors de la pensée « restrictive » imposée par l'Eglise de Rome et sa volonté, dictée par les puissances temporelles, de limiter l'homme.

800 ans après le début de cette guerre contre la liberté donnée à l'homme de s'accomplir et de s'« élever », la pensée Cathare n'est pas morte. Le Catharisme est une résurrection, au moyen-âge, du gnosticisme des premiers siècles chrétiens, courant spirituel lui aussi éradiqué par l'Eglise et le Pouvoir. Lui-même renaissance, il a connu sa propre résurrection dans les siècles qui ont suivi sa « disparition. » L'aube du XX^e siècle a vu naître à son égard un vif regain d'intérêt. Cela s'est fait au travers de quelques figures profondément engagées dans sa résurrection, dont la plus emblématique et lumineuse est sans nul doute celle de Déodat Roché (1877-1979).

Le XX^e siècle n'a fait que dénouer le fil de cette « résurrection. » Les ouvrages sur le catharisme s'y sont multipliés à foison et certains hauts lieux Cathares ont vu ce dont la fin du XIX^e avait rêvé mais qu'elle n'avait pu accomplir : l'érection de monuments dédiés aux souvenirs des martyrs de la liberté de penser. En 1960, la Société du Souvenir et des Etudes Cathares posait au pied de Montségur la stèle qui commémore encore le souvenir du drame Cathare. Mais le catharisme est-il pour autant renaît de ses cendres ? Non, si cet intérêt est strictement historique. Car le catharisme tel que perçu par Déodat Roché était, avant tout, un modèle de vie. Une façon de réaliser la quête spirituelle qu'il incombe à chacun de suivre pour se réaliser dans son entier.

Simone Weil (1909-1943), dans une de ses lettres à Déodat Roché, insiste sur cet aspect salutaire de l'étude du Catharisme. « Jamais, note-t-elle, il n'a été si nécessaire qu'aujourd'hui de ressusciter cette forme de pensée. Nous sommes à une époque où la plupart des gens sentent confusément, mais vivement, que ce que l'on nommait au XVIII^e siècle les Lumières constitue – y compris la science — une nourriture spirituelle insuffisante ; mais ce sentiment est en train de conduire l'humanité par les plus mauvais chemins. Il est urgent de se reporter, dans le passé, aux époques qui furent favorables à cette forme de vie spirituelle dont ce qu'il y a de plus précieux dans les sciences et les arts constitue simplement un reflet un peu dégradé. C'est pourquoi je souhaite vivement que vos études sur les cathares trouvent auprès du public l'attention et la diffusion qu'elles méritent... » (3)

*

* *

Ce premier numéro de *Magdala* — qui, de manière générale, s'intéressera à la question spirituelle au sens large — s'inscrit dans cette démarche. Il est une ligne que nous suivrons, un fil d'Ariane : l'idée, fondamentale, que si recueillir du factuel est important, il est tout aussi important, et plus encore, de ne pas oublier la motivation, première et profonde, de la recherche.

Ce que l'homme cherche à appréhender dans la recherche c'est le *sens* de sa vie. Cela est vrai pour tout type de recherche : historique, philosophique, artistique, littéraire, scientifique. La quête du « caché », c'est la quête du *sens*.

Erwin Schrödinger (1887-1961), qui a donné son nom au chat du même nom, a très bien édicté ce principe qui nous semble devoir être, effectivement, le fondement de toute démarche de recherche, sa seule et unique légitimation :

Il faut le dire, bien que cela paraisse clair et évident : la connaissance isolée qu'a obtenue un groupe de spécialistes dans un champ étroit n'a en elle-même aucune valeur d'aucune sorte ; elle n'a de valeur que dans la synthèse qui la réunit à tout le reste de la connaissance et seulement dans la mesure où elle contribue réellement, dans cette synthèse, à répondre à la question : *τινες δε ημεις* ; (« qui sommes-nous ? ») (4)

Les réponses trouvées par les chercheurs dans le domaine du factuel ne sauraient être considérées d'une manière isolée de nos propres existences et de leurs sens. Parce qu'elles modifient souvent la perception du « monde visible », ou, pour être peut-être plus exact, du « monde rendu visible par ceux qui le dirigent », les découvertes liées à cette quête du caché peuvent, *et doivent*, modifier, changer, faire évoluer, la vision que chacun se fait de sa vie et de la vie.

Cela est vrai pour chaque domaine de recherche. Cela est plus vrai encore en ce qui concerne tout ce qui confine aux questions dites spirituelles.

L'existence individuelle ne peut-être pensée de la même façon selon que le monde dans lequel évolue l'individu est conçu par celui-ci comme un environnement entièrement « transparent » et compris, du moins dans ses grandes lignes, ou comme, au contraire, l'infime partie d'un ensemble plus vaste dont une grande partie nous reste *invisible*.

L'existence individuelle ne peut-être, *non plus*, envisagée de la même façon si l'homme est conçu comme une unique entité biologique ou s'il est envisagé comme cela *et* autre chose : une âme que la matière ne saurait entièrement satisfaire, et qui a besoin, pour vivre, d'autre chose que du matériel. Or, cela, c'est ce que nous sommes. L'histoire spirituelle de l'humanité, cette histoire au sens large (concernant aussi bien la religion, que les Arts, la littérature, la philosophie, etc.) en est une saisissante, et parfois déchirante, démonstration.

Pour ne prendre qu'un exemple de cette nécessaire interaction entre recherche spirituelle et vie quotidienne, évoquons la croyance en la métempsycose, c'est-à-dire au cycle successif des réincarnations. Cette croyance a pu être démontrée comme une réalité autant qu'elle peut l'être par de multiples témoignages. Or, cette réalité de la réincarnation génère, nécessairement, une autre appréhension de sa propre vie — parce que les bornes placées de part et d'autre de celle-ci prennent dès lors l'aspect de limites fictives et que le rapport au *temps* et au *sens* s'en trouvent changés.

C'est en cela que l'étude du factuel en matière d'*invisible* est capitale. Déodat Roché a souligné son importance dans sa préface à *Survivance et Immortalité de l'âme* et a placé ses investigations en ce domaine sous ce signe là. Sous sa plume, la connaissance de l'invisible confine à la perception que chacun a de son destin, et cette perception ne saurait être complète sans cette connaissance. « Nous ne pouvons pas éluder le problème de notre destinée, note-t-il, il nous importe de savoir si la vie est une réalité indestructible ou si nous ne vivons quelques années que pour disparaître à jamais. » (5) La connaissance de l'invisible devient ainsi la garante de l'idéal humain, le seul moyen de répondre à la question qui oriente tout le propos introductif de l'auteur : « L'idéal humain n'est-il qu'une duperie ? »

Au-delà de la collecte des faits touchant à l'*invisible* doit donc émerger une nouvelle vision de l'être et du monde se traduisant par un changement de posture, un changement de revendication, et la volonté, pour chacun, d'abandonner le « vieil homme » bâti sur les seules exigences matérielles pour faire émerger le « nouvel homme » structuré, *aussi*, sur la dimension spirituelle de l'être.

*
* *

« ...tout homme bien portant peut se passer de manger pendant deux jours, — de poésie, jamais... » (6) La phrase est de Baudelaire (1821-1867) Il n'est, sans doute, de meilleure image pour illustrer l'idée que la composante spirituelle de l'homme est tout aussi importante à satisfaire que sa composante biologique — voire plus importante encore.

Or, toute l'Histoire de l'Humanité pourrait se résumer à la négation de cette composante.

L'émergence des religions, leur rôle *apparemment* si important dans l'histoire de l'humanité, ne contredit pas cette idée. Dans leur réalité, les religions établies ne se fondent pas sur la prise en compte de la dimension spirituelle de l'homme : elles la canalisent. Les tentatives passées de construire un autre monde, un monde acceptant la double nature de l'homme et parlant à sa composante matérielle *comme* à sa dimension spirituelle, ont toutes, systématiquement, été réprimées par ceux qui tenaient les rênes du monde matériel et ne voulaient les lâcher. Toujours, ceux là ont remplacé l'« insurrection spirituelle » par une reformulation l'intégrant dans tout un carcan d'instruments de contrôle social. Leur but, loin d'être de *relier* les hommes au « divin », ou à ce qui se cache derrière les apparences du « monde sensible », a toujours été de *lier* les hommes entre eux par une appartenance commune. Celle-ci s'est incarnée par l'édiction de règles, de comportements, de rituels et de symboles communs. Tout courant religieux n'allant pas dans ce sens a été systématiquement combattu par le Pouvoir.

Le drame cathare est l'illustration même de cette affirmation. Les hommes et les femmes Cathares ne défendaient pas autre chose qu'un christianisme revenu à sa pureté originelle, et donc à son essence *spirituelle*. Leur génocide est un des plus saisissants exemples du combat du matériel contre le *spirituel*. Dans leurs formes, les attaques lancées par l'Eglise contre les cathares, ou inversement, donnent l'impression que le fondement du drame est une querelle spirituelle. Mais tel n'est pas le cas. Les polémiques, entre autre développées par Dominique de Guzman (vers 1175-1221), ne doivent pas occulter l'essentiel : ce que défend véritablement alors l'Eglise à travers la défense de *sa* vision du christianisme, c'est *sa* place, *son* hégémonie sur les consciences, et donc *sa* position *matérielle*. De même, nous l'avons déjà dit, les croisés venus du nord de la France pour combattre les seigneurs du Sud gagnés à la cause cathare, ne puisent pas leur motivation dans la défense de leur religion, mais bien dans l'intérêt *matériel* qu'ils ont à mener la croisade. Il s'agit pour eux d'arracher des terres aux seigneurs du Sud, les biens des hérétiques ayant été promis par le pape Innocent III (1160-1213) à ceux qui les déferaient. La Croisade contre les Albigeois n'est pas, dans ses motivations, une croisade religieuse ou idéologique. Elle est une *guerre de conquête*, un agrandissement de l'« espace vital », qui s'est traduite par la colonisation du Sud de la France par les « barons du nord ». L'unité du royaume, et de la France, s'est construite sur ce crime là, où le religieux n'a jamais été qu'un *prétexte*. (7)

Voilà pourquoi, aussi, nous avons placé le Catharisme au centre de ce premier numéro. Son histoire nous montre le chemin à suivre.

*
* *

Au fil de ses numéros, *Magdala* abordera différents thèmes liés à la question spirituelle et à ses liens avec la nécessaire « insurrection à venir. »

Pour cela, *Magdala* proposera à ses lecteurs des textes inédits d'auteurs et de chercheurs dont les champs de recherche touchent, par le biais des conclusions philosophiques à tirer de leurs travaux, à la nécessaire évolution que doit suivre l'humanité. Ces textes concerneront l'ensemble des champs de recherche offerts à l'homme pour répondre au *Grand Mystère* et les

disciplines représentées ne se limiteront donc pas au seul « fait religieux » ou spirituel. Pour beaucoup, ils s'inscriront dans la redécouverte d'une pensée occultée, celle de ceux qui nous ont précédé, *et qui sont toujours là* puisqu'au niveau de la pensée *le temps n'existe pas* et que « vivants » et « morts » marchent ensembles dans un même monde. De ceux là, il nous appartient, en effet, de poursuivre l'Œuvre. (8)

Nous le croyons fermement : la *révolution* à venir sera spirituelle, ou ne sera pas. Et cette *révolution* ne sera pas systémique, mais individualiste. Cela, dans le sens où pouvait l'entendre Krishnamurti (1895-1986) : « C'est nous, êtres humains, qui avons créé ce qui se passe au dehors, et changer cela est impossible si nous ne changeons pas nous-mêmes en tant qu'êtres humains. C'est là qu'est la racine du mal. Nous voulons faire quelque chose dans le monde, avoir de meilleures institutions, de meilleurs gouvernements, etc., mais jamais nous n'admettons que nous avons créé ce monde tel qu'il est. Si nous ne changeons pas, il ne pourra changer. Après avoir vécu des millions d'années, nous sommes exactement les mêmes. Nous n'avons pas fondamentalement changé et nous continuons à ravager le monde. [...] Donc, nous portons la responsabilité de changer le monde. Cela veut dire que nous portons la pleine responsabilité de notre façon de vivre tous les jours. Il ne s'agit pas d'essayer de modifier le chaos existant, de l'embellir, de faire partie d'un groupe ou d'un autre, ou de quelque institution ; en tant qu'être humain qui est le monde, il s'agit de subir soi-même une transformation radicale ; sans cela, il ne peut y avoir de bonne société. [...] Donc, la responsabilité de chacun est d'opérer un changement radical en soi, parce qu'on est le reste de l'humanité. » (9)

La transformation collective ne saurait être autre chose que l'addition d'une série de transformations individuelles. C'est, sous cette seule modalité, qu'elle échappera à tout dogmatisme et donc, à tout totalitarisme. C'est sous cette seule condition qu'elle rendra l'homme *libre*.

Christian Doumergue.

Notes :

(1) *Survivance et immortalité de l'âme*, édition des cahiers d'études cathares, Arques, 1955, p. 173.

(2) « Grand massacre. »

(3) S. Weil, Lettre à Déodat Roché de 1941. Cf. *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu*, Paris, Gallimard, coll. « Espoir », 1962, p. 66.

(4) Schrödinger Erwin, *Physique quantique et représentation du monde*, coll. Points Science, Seuil, Paris, 1992, p. 25.

(5) Roché Déodat, *Survivance et immortalité de l'âme*, édition des cahiers d'études cathares, Arques, 1955, p. 9.

(6) Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*, éditions du Boucher, Paris, 2002, p. 9

(7) Il y aurait beaucoup à dire sur cette guerre de conquête qui a brisé l'Occitanie. Henri Gougoud (Villemoustaussou, 1936), qui rencontra Déodat Roché, ami de ses parents, alors qu'il avait 15 ans, a condensé en quelques mots le drame qu'a été l'occupation française : « Il fallut deux siècles pour que les Occitans deviennent Français et bons catholiques. Deux siècles de Gestapo. Ceux qui ont connu l'occupation allemande, qu'ils l'imaginent pendant deux siècles. Ce fut rigoureusement cela. » (cité in LABOUYSSE Georges, *Histoire de France : l'imposture (Mensonges et manipulations de l'histoire officielle)*, Institut d'études occitanes, s. l. 2007, p. 221)

(8) Sur ce point, notre profession de foi n'est pas — dans le fond — différente de celle affichée par la revue *L'Initiation* lorsqu'elle fut fondée par Papus (1865-1916) dans les dernières années du XIX^e siècle, profession de foi qui commençait par cette affirmation que nous faisons notre : « Les Doctrines matérialistes ont vécu. »

(9) Krishnamurti Jiddu, *De la connaissance de soi*, coll. Religions et philosophies orientales, Courrier du Livre, Paris, 2001.